

Publié en 2014

ENTRE LES LIGNES
LITTÉRATURES SUD

Faims d'enfance
D'Axel GAUVIN

Etude critique

Par

Martine MATHIEU-JOB

Professeur de Littérature à l'université de Bordeaux III

1987...

La parution en 1987 de *Faims d'enfance* aux éditions du Seuil marque une étape dans la trajectoire intellectuelle et artistique d'Axel Gauvin. La publication de ce second roman dans une grande maison d'édition parisienne consacre une vocation d'écrivain se conjuguant désormais harmonieusement avec un militantisme culturel qui l'avait en partie éclipsée jusque là.

En effet, en parallèle d'une formation universitaire lui permettant de s'adapter avec aisance aux institutions sociales et culturelles nationales, Axel Gauvin s'est très tôt engagé dans un combat intellectuel pour que soient reconnues l'histoire et la culture spécifiques au département français d'outre-mer dont il était originaire et qui étaient précisément ignorées par ces institutions. Durant ses études universitaires en métropole, il avait pu se rendre compte de la méconnaissance des Français à l'égard de compatriotes vivant sur cette île de La Réunion qu'ils avaient même du mal à situer géographiquement. Les slogans publicitaires qu'on voit aujourd'hui fleurir pour vanter les attraits d'une « île intense » ou « à grand spectacle » n'étaient pas encore popularisés, mais la seule représentation qu'éventuellement les métropolitains avaient alors de cet espace insulaire tenait d'une imagerie exotique déjà bien ancrée : on s'imaginait une île tropicale de rêve où brillait un généreux soleil invitant à l'indolence et au plaisir, où tout n'était que « luxe, calme et volupté ». Cette célèbre formule de Baudelaire, figurant dans un poème des *Fleurs du mal* (1857) intitulé « L'invitation au voyage » n'évoque pas en l'occurrence explicitement, comme d'autres pièces du recueil, l'île de La Réunion, où le poète effectua un séjour des plus décevants pour lui, mais elle montre, et ce, malgré d'éventuelles expériences effectives malheureuses, la puissance d'implantation dans la conscience occidentale d'un imaginaire de l'ailleurs lointain consacrant une projection fantasmatique sur un espace merveilleux. Cette idéalisation mystificatrice se prolonge à l'évidence jusqu'au milieu du XX^e siècle et cette petite île de l'océan Indien qu'est La Réunion en subit toujours les effets en ce tournant du siècle.

En France métropolitaine, on sait donc alors très peu de choses sur la réalité historique, économique et sociale de ce territoire éloigné de quelque dix-mille kilomètres. Et celui-ci est administré quasiment comme un département français quelconque, sans qu'on cherche vraiment à adapter à sa population les lois et directives politiques nationales. Ainsi, les programmes scolaires ignorent consciencieusement les particularités de l'histoire locale –

celles du peuplement de l'île entre autres – mais aussi et surtout la langue locale partagée par tous les Réunionnais et, pour certains d'entre eux, seule langue parlée : le créole. Revenu dès la fin de ses études professer les sciences naturelles à La Réunion, Axel Gauvin avait constaté les conséquences désastreuses de cette ignorance dans les fréquents échecs scolaires des élèves auxquels il avait à enseigner, dans le taux d'analphabétisme et d'inadaptation d'adultes en difficulté auprès desquels il était intervenu dans le cadre d'un programme social. Plus encore, il avait pu mesurer les ravages psychologiques que cela induisait : par exemple dans l'intériorisation d'une image dégradée de tout ce qui relevait du contexte local, systématiquement péjoré par rapport au prestige indiscuté du modèle social et culturel métropolitain. Ce phénomène d'insécurité identitaire, sinon d'autodénigrement a été observé et théorisé dans des contextes coloniaux et postcoloniaux similaires, par exemple dans un essai que Frantz Fanon a écrit à partir de son expérience de Martiniquais, au titre éloquent de *Peau noire masques blancs* (Fanon, 1952). On peut se reporter, pour bien saisir l'acuité précoce de cet essai fondateur, à l'étude qu'en a faite Christiane Chaulet Achour (Chaulet Achour, 2013). Le premier ouvrage qu'Axel Gauvin lui-même a publié dans une maison d'édition nationale, après des publications à La Réunion auxquelles il n'a d'ailleurs jamais renoncé malgré leur faible sphère de diffusion, relève d'une même démarche de dénonciation des situations dénigrantes, et destructrices sur le plan psychique, faites aux Réunionnais, à partir de la question de la langue créole : *Du créole opprimé au créole libéré. Défense de la langue réunionnaise*, édité par L'Harmattan en 1977, argumente contre les préjugés frappant la langue populaire de l'île (longtemps considérée comme un vulgaire patois, voire un baragouin incapable de porter une expression culturelle intéressante) et milite pour la prise en compte de cette langue maternelle dans l'éducation scolaire des enfants réunionnais.

« Dans l'infériorisation de l'individu créole par l'infériorisation de la langue créole, l'école coloniale joue un rôle fondamental. Il est vrai que l'attitude du maître ou de la maîtresse vis-à-vis des enfants monolingues créoles n'est pas toujours exactement la même : elle peut être brutale ou "compréhensive". Mais la plupart du temps – d'ailleurs l'enseignant n'y peut rien : les directives "pédagogiques" sont claires – cela se ramènera à la négation de la langue de l'élève, donc à la négation de sa personnalité qui s'est bâtie autour de cette langue, à la négation de tout l'univers impliqué par elle, à l'infériorisation de son milieu familial, à l'infériorisation de ses parents, à l'infériorisation de son peuple.

Si l'on n'apprend pas le français aux petits Réunionnais, on leur impose le français comme modèle linguistique, et l'astuce consiste justement à faire tendre vers un but, sur la voie duquel on laisse mille embûches, le rendant ainsi inaccessible, du moins à la masse. Ce faisant, le colonialisme pousse le colonisé à admettre que sa langue est inférieure (l'imposition d'un modèle français infériorisant la réalité créole) et que lui-même, colonisé, il est un être inférieur. Il ne parle qu'un "patois" et il est incapable d'apprendre la langue, la seule, la vraie : le français.

Abattre la fierté nationale, complexer le colonisé vis-à-vis du colonisateur ! Peut-on freiner mieux que cela la prise de conscience nationale ? »

(Gauvin, 1977 : 66-67)

Cette volonté de promouvoir le créole réunionnais, et à travers lui, la culture propre à l'île, s'est aussi manifestée dans le premier roman d'Axel Gauvin. Il en avait réalisé d'ailleurs une version en créole avant de se décider à en réécrire une autre en français afin qu'elle paraisse en 1980 à Paris, chez L'Harmattan. Il tiendra à faire éditer cependant plus tard la version en créole, encore remaniée, dans son île natale. En fait, les strates de réécritures ont été plus nombreuses encore ; il le révèle dans un entretien qu'il accorde à Bernard Magnier :

« Pour *Quartier Trois-lettres*, il y a eu des versions mêlées : une version française, puis une version créole, puis une française modifiée par le créole, puis une créole modifiée par le texte français ou la trame française. Ainsi dans la française, il y a des passages créés directement en français et d'autres qui sont traduits » (Magnier, 1991 : 100).

Ces hésitations sur la langue d'écriture sont sans doute le fait d'un écrivain qui cherche à ses débuts son style et sa voix, mais plus encore, elles mettent au jour la complexité du rapport entre les deux langues pratiquées, toutes deux nécessaires à l'expression d'un sujet réunionnais dont la culture et l'identité procèdent pour partie d'une filiation française, et pour une autre part, irréprouvable et éminemment constitutive, d'une tout autre tradition.

Pour *Faims d'enfance*, nous ne savons pas s'il y a eu autant de versions, mais dans l'entretien déjà cité, l'auteur déclare encore qu'il en a d'abord rédigé une ébauche en créole. Ce texte princeps n'est peut-être pas tout à fait la version créole éditée sous le titre *Bayalina*, ultérieurement à la parution en français ; il a sans doute été repris avant d'être confié aux éditions Grand Océan. Ce que l'on peut en dire c'est que cette édition réunionnaise comporte, outre quelques différences dans l'agencement chronologique et dans le développement de certains détails du roman, une curieuse incohérence de dates (de « *Lindi 15 séktanme* » à « *Mardi 18 séktanme* ») qui n'apparaît pas du tout dans l'édition du Seuil, comme si cette dernière avait corrigé une inadvertance antérieure. Il est vrai que c'est surtout sur la version en français qu'Axel Gauvin dit avoir été incité à retravailler. Quoi qu'il en soit, dans *Faims d'enfance*, Axel Gauvin allège un peu, par rapport à *Quartier Trois-lettres*, l'insertion de créolismes qui était massive dans ce récit publié chez L'Harmattan, mais il poursuit résolument sa poétique de créolisation du français, en veillant à éviter le piège du pittoresque superficiel. Le but est que le lecteur francophone, réunionnais ou non, ne soit pas seulement séduit par l'innovation langagière déployée mais surtout convaincu que celle-ci se fonde sur la nécessité de laisser sourdre sous le français écrit l'oralité identificatrice du créole local.

Ce second texte créolisé suscitera des critiques globalement élogieuses – quoique, aux dires de l'auteur (Magnier, 1991 : 106-107), étonnamment partielles quelquefois, les unes privilégiant une interprétation politique, d'autres un point de vue linguistique, d'autres encore une lecture exclusivement sentimentale – qui s'amplifieront encore à la parution du troisième, *L'Aimé*, en 1990. Cette troisième œuvre figurera même dans le dernier carré des romans sélectionnés par le jury du Goncourt, et c'est finalement un roman conçu dans une veine sensiblement proche, car émanant d'un autre territoire créole (*Texaco* de l'écrivain martiniquais Patrick Chamoiseau), qui obtiendra cette année-là le prix le plus prestigieux décerné en France. Les lecteurs français les plus avertis étaient enfin visiblement prêts à percevoir l'apport novateur et nécessaire de telles œuvres, si différentes du standard canonique du roman en français. Nul doute que des textes antérieurs comme *Faims d'enfance* ont ouvert la voie à cette réception enfin hospitalière à la différence ; ils ont contribué à dessiller des yeux longtemps obstrués par des préjugés esthétiques et idéologiques ethnocentriques.

Axel Gauvin a publié au Seuil trois autres romans dans cette langue créolisée, mais il a aussi toujours à cœur d'éditer dans l'île tantôt des textes en créole, textes recueillis de la tradition orale ou créations personnelles, tantôt des œuvres bilingues. Il est vrai que l'un des publics visés par tous ses écrits est certainement – et sans doute prioritairement – le lectorat réunionnais lui-même, aussi limité soit-il, auprès duquel de telles entreprises cherchent à restaurer une autoreprésentation valorisée, sans embellir béatement pour autant la situation locale ni masquer les fléaux internes qu'il s'agit aussi de saper pour contribuer à l'élaboration d'une société créole plus harmonieuse.

Quelle que soit la langue d'écriture, et quel que soit le lecteur envisagé, c'est bien la société réunionnaise qu'Axel Gauvin cherche à faire pénétrer et apprécier, non celle des cartes

postales exotiques, mais celle qu'il connaît de façon intime. Rien d'étonnant alors à ce que *Faims d'enfance* situe son intrigue dans une époque et un contexte familiers à l'écrivain, ceux de sa propre adolescence. La période ainsi délimitée, celle de la fin des années 1950, permet au romancier de puiser dans ses souvenirs personnels. Elle présente aussi l'intérêt d'appréhender La Réunion en un moment charnière : avant que la départementalisation n'y ait apporté le grand développement des infrastructures qui surviendra plus tard ; dans une époque où se manifestent de façon criante les inégalités économiques, et surtout les tensions qui traversent une société portant durablement les stigmates d'une longue histoire coloniale.

NB – Les citations faites de l'œuvre étudiée, *Faims d'enfance*, sont suivies de la page dans l'édition du Seuil, collection « Points ». Pour les autres références, elles sont réduites à l'essentiel à la suite de la citation en texte avec : nom de l'auteur, date de publication, numéro de la page. Ces informations permettent de retrouver la référence complète en bibliographie.